

Jean-Thomas Nordmann (1966 l)



Après le roman de la famille, celui de l'individu ; est-ce là l'espèce de défi qu'a voulu relever Camille de Villeneuve (2000 l) ? On peut le croire au premier abord, mais prenons garde à ne pas opposer à l'excès les deux formules. Nous avons dit les éminentes qualités de composition d'analyse et d'expression que révélaient, l'an passé, la publication et le succès d'une grande saga familiale, *Les Insomniaques*, ainsi que l'attente impatiente d'un deuxième roman qu'inspiraient à ses lecteurs de si brillants débuts. Ce deuxième roman, le voici : *Ce sera ma vie parfaite* (Philippe Rey, 2013) est le récit à la première personne de la dernière journée d'une vie ; un aristocrate octogénaire, Victor des Ulmières, fut un photographe dont les magazines féminins publiaient les clichés. Célibataire que le mariage n'a tenté qu'une seule fois, héritier et propriétaire d'un château au voisinage de Sancerre, il se plaît à recevoir une troupe de danseurs et de musiciens et préfère la compagnie de la jeunesse à celle de ses contemporains, moyen comme un autre de refuser de vieillir. Ce personnage central pourrait être un surgeon du premier roman. La différence de facture des deux livres porte non sur la condition mais sur la situation, la chronique se subordonnant à la relation d'une crise : la veille du jour dans lequel se concentre l'action Victor s'est battu, au couteau, contre Serge, un jeune homme qu'il présente comme son protégé, qu'il a songé à adopter et dont il fait son héritier. Rôdant aux alentours du château, Serge va revenir le tuer ; le narrateur en a la conviction, et renonce à lutter contre cette forme du destin. Entre les deux hommes les circonstances ont tressé des relations ambiguës : le narrateur fut indirectement à l'origine de la mort du père du jeune homme dont il a aimé (et aime encore) la mère. Les raisons de la

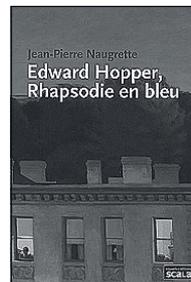




haine de Serge ne sont que très allusivement suggérées ; importent-elles vraiment ? L'essentiel apparaît plutôt dans un consentement à la mort que nourrissent rappels et évocations des grandes lignes d'une vie. La parenté avec le premier roman vient de ce que nous avons affaire, là aussi, à la vie d'un hobereau, non conformiste il est vrai, mais au lieu d'une relation chronologique, c'est une forme de biographie éclatée, constituée de fragments qui se présentent à la conscience du narrateur comme des souvenirs et des associations d'idées tissant un monologue coextensif au roman. Ce roman-bilan d'une vie n'est pas composé selon les règles d'une comptabilité en partie double ; c'est plutôt un roman du va-et-vient entre le présent d'une journée et le passé d'une existence. Des morceaux de bravoure se détachent parfois : dans la perfection de son rythme comme dans le choix des mots, la description de la maison landaise des grands-parents maternels du narrateur semble composée afin de servir de dictée pour le ci-devant examen d'entrée en sixième. Des maximes de moralistes viennent parfois sous la plume du narrateur. Celui-ci n'a-t-il pas été tenté d'embrasser la carrière des lettres ? Cette tentation l'a conduit à entretenir un temps un écrivain. Du récit se dégagent aussi les éléments d'un procès de la famille, d'autant que les parents les plus chéris semblent avoir péri bien avant ceux qui sont l'objet d'une bien moindre affection. Par petites touches se construisent des portraits de personnages fortement caractérisés. Un père distant, dont l'indifférence puis l'hostilité (fondée sur un malentendu) contrastent avec la tendresse d'une mère trop tôt disparue. Une sœur, Aimée, dont l'affection a étoilé l'enfance du narrateur ; une autre sœur, Symphonie, acariâtre et cupide. Un frère cadet, Vivien suscite un mélange de jalousie et d'admiration, a épousé Léna, que désirait le narrateur ; reporter photographe lui aussi, il meurt sous les bombes au Proche-Orient, et Victor s'en approprie les clichés, couronnés du prix Pulitzer. Servante au grand cœur, bourruée dans ses manières, attachée au narrateur au point d'avoir renoncé à se marier, Félicie fait plus d'une fois penser à la Françoise de Proust ; attentive à porter à l'heure le chocolat du matin et à veiller à l'équilibre thermique de Victor, elle lui sert aussi de chauffeur et d'informateur, tant elle a le pouvoir de capter toutes les nouvelles du voisinage. Quant aux amours du narrateur, qui, après soixante ans, n'a recherché que des très jeunes filles, ce sont autant de silhouettes qui peuplent le roman et, le plus souvent matière à des souvenirs de déceptions, en dépit de bien des traits pittoresques et de « choses vues ». Ce roman-bilan est un roman de la mauvaise conscience car, outre sa responsabilité dans la mort du père de Serge, le narrateur est poursuivi par le remords d'avoir trahi, trahi son frère, dont il a usurpé la renommée, trahi des camarades de classe lors d'un interrogatoire sous l'Occupation. Sans doute faut-il chercher dans cette mauvaise conscience, qui irradie d'autres épisodes, la clef du comportement du protagoniste. Les romans d'archicube sont-ils toujours des romans d'écrivain ? Dans le cas de Camille de Villeneuve la réponse est, sans aucun doute, positive.

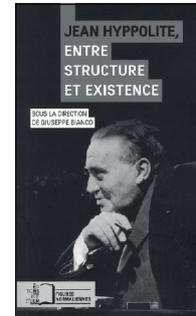


La réponse est la même à propos de Jean-Pierre Naugrette (1975 1), auteur d'*Edgar Hopper, Rhapsodie en bleu* (Nouvelles Éditions Scala, 2012), pour autant que l'on tienne son livre pour un roman. Le succès d'une récente exposition du Grand Palais consacrée à l'œuvre de Hopper a montré, s'il en était besoin, l'intérêt et même l'engouement que suscite aujourd'hui le maître américain d'une représentation figurative de la modernité. La biographie romancée qu'offre ce livre au titre gershwinien (les titres du compositeur sont rappelés à des moments-clé du récit et sa musique se devine à l'arrière-plan d'une évocation de la poésie de New York) nous introduit fort agréablement dans l'univers du peintre. Il y a quelques années, un critique américain, Richard Davenport-Hines publiait un *Proust au Majestic* dans lequel, racontant la participation de l'auteur de la *Recherche* à un dîner de gala offert en mai 1922 par ses amis anglais Violet et Sydney Schiff, il parvenait à restituer sous une forme apparemment romancée l'esprit d'une œuvre autant que la quintessence de la vie intellectuelle et mondaine à Paris au début des années vingt. Jean-Pierre Naugrette a-t-il lu ce livre ? En tout cas son projet en est proche. Servie par une information aussi sûre que minutieuse, la fiction rapporte, en séquences dont l'enchaînement ne s'interdit pas les retours en arrière, des épisodes de la vie du peintre sous forme de rencontres avec le narrateur, un photographe, adepte très tôt des clichés en couleur et épisodiquement détective privé, ami de l'artiste depuis un séjour à Paris en 1906. Si le récit se poursuit jusqu'au seuil des années soixante, l'essentiel a pour matière les années trente et quarante durant lesquelles le peintre réalise ses toiles les plus marquantes. Le roman pictural, si l'on peut appliquer au livre cette qualification, enrichit le procédé traditionnel de la transposition d'art, qui vise à donner au lecteur une sorte d'équivalent verbal d'une toile ou d'une sculpture, par le récit des circonstances qui peuvent être à l'origine d'un tableau. Quelques pages suffisent aussi à rendre présent l'univers des *parties*, où se presse le monde de Hollywood et dont se détachent Scott et Zelda Fitzgerald, dont le couple esquisse une sorte de contrepoint avec celui que forment Ed et Jo Hopper. Le peintre a refusé d'être associé à l'avant-garde, mais il en a connu d'éminents représentants et cette pseudo-fiction fait très bien revivre, dans la diversité de ses courants, le monde littéraire, artistique et cinématographique de Paris et de l'Amérique de l'entre-deux-guerres. On prend beaucoup de plaisir à la lecture d'un livre bref, mais dense, sans cesser d'être clair, vivifié d'une expression nerveuse, l'auteur n'hésitant pas à user du style *Express*, avec un point tous les trois mots et nourri de roboratifs comprimés de culture américaine. Une chronologie très précise et des indications bibliographiques apportent une contrepartie documentaire à la fiction créée par la forme d'un récit à la première personne.





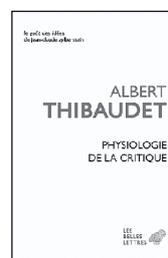
La collection « Figures normaliennes » se devait d'accueillir Jean Hyppolite (1925 l) qui fut un grand professeur d'histoire de la philosophie et, de 1954 à 1963, un grand directeur, respecté et aimé, de notre École. À ce double titre, il joua un rôle éminent dans la vie intellectuelle des années cinquante. Issu d'un colloque tenu à l'École en 2007, *Jean Hyppolite, entre structure et existence* (Rue d'Ulm, 2013) donne la mesure de ce rayonnement. Regroupant des études sur la pensée du maître, il comporte aussi des inédits dont aucun ne laisse indifférent. Ce n'est pas la première publication posthume. En deux volumes d'articles et d'interventions de la collection Épiméthée que Jean Hyppolite avait créée aux Presses universitaires de France, *Figures de la pensée philosophique*, publiés en 1971, on avait pu mesurer la variété de ses centres d'intérêt ainsi qu'une exceptionnelle maîtrise dans l'art d'exposer et de clarifier la pensée d'autrui. Toutes qualités qui lui avaient permis, cent ans après l'introduction de la philosophie de Hegel en France, et au-delà de l'enseignement ésotérique d'Alexandre Kojève, d'assurer par une étude d'ensemble et par une traduction unanimement saluée d'assurer lecture et diffusion de la *Phénoménologie de l'esprit* et d'en faire l'une des bases du renouveau de la philosophie française de l'après-guerre. Dans les années cinquante, à propos de Descartes, une controverse opposa en France deux conceptions de l'histoire de la philosophie, l'une faisant une place importante à la biographie de l'auteur et faisant de sa philosophie une sorte de réponse à des interrogations personnelles, l'autre prenant comme base la cohérence d'un système dont il convenait d'explicitier l'architectonique ; Ferdinand Alquié et Martial Guérout furent les champions respectifs de chacune de ces deux conceptions. L'exemple de Jean Hyppolite, qui sut associer genèse et structure, logique et existence, montrait ce qu'il pouvait y avoir d'artificiel dans l'opposition tranchée des deux visions. Outre d'importantes données biographiques et bibliographiques, le présent volume fait, et c'est normal, une place importante à Hegel. Avec son habituelle clarté, Pierre Macherey (1958 l) « le Hegel de Jean Hyppolite » dans une synthèse magistrale qui, insérant l'œuvre de Jean Hyppolite dans l'histoire de l'introduction de l'hégélianisme en France, en fait ressortir toute la portée, à l'opposé des récupérations diverses qui pouvait biaiser la lecture de Hegel. La contribution d'Étienne Balibar (1960 l) « Du commun et de l'universel dans la *Phénoménologie* de Hegel » fournit une exégèse de l'énoncé qui fait de la substance spirituelle une « œuvre » résultant de « l'activité de tous et de chacun » ; c'est l'occasion de montrer que les diverses interprétations de cette formule sont grosses chacune d'une intelligence différente de la philosophie hégélienne de l'histoire. Autre concept éclairé par un article très suggestif, celui d'aliénation, dont Jérôme Lèbre (1988 l) déploie les implications dans « Un hégélianisme sans refuge : la pensée de l'aliénation chez Jean





Hippolyte ». Enfin la contribution d'Alain Badiou (1956 l), « Jean Hippolyte : un style philosophique » a le mérite de présenter une « situation » quasiment au sens sartrien du terme, même si elle n'évite pas les complaisances d'un « Jean Hippolyte et moi ». L'ouvrage se clôt d'ailleurs par la retranscription d'un entretien entre Jean Hippolyte et Alain Badiou sur les rapports de la philosophie avec son histoire et sur la place de cette histoire dans l'enseignement de la philosophie diffusé en 1965, quand existait une télévision scolaire. Les inédits de Jean Hippolyte complètent des publications précédentes et font de cette publication une somme qui risque de décourager des tentations futures de synthèse mais qui devraient conduire de nouveaux lecteurs vers l'œuvre de Jean Hippolyte.

Établie par Michel Jarrety (1974 l), une nouvelle édition de la *Physiologie de la critique* (Les Belles Lettres, 2013) permet de lire plus aisément un texte majeur de Thibaudet. Cette réédition d'un livre initialement pour en 1930 ne fait pas double emploi avec les deux gros volumes de textes de Thibaudet sur la littérature et sur la politique rassemblés par Antoine Compagnon pour la collection « Bouquins ». L'intelligence de Thibaudet semble contagieuse et le lecteur ressent le plaisir, parfois illusoire, mais toujours flatteur, d'en recevoir une part. Éveilleur s'il en fût, Thibaudet donne de l'élan, « du mouvement pour aller plus loin » à la réflexion de chacun. Près d'un siècle après leur élaboration, les vues de Thibaudet n'ont pas pris de rides ; sa distinction des trois familles de critique, critique spontanée, critique professionnelle et critique des maîtres va à l'essentiel ; la critique spontanée, c'est celle qui se forme dans les conversations et qui fabrique les modes et les renommées, critique d'abord parlée, critique des gens du monde, qui a quitté les salons pour la presse et qui aujourd'hui s'exprime dans les médias télévisuels. La critique professionnelle est celle des doctes ; critique de la chaire, elle est le fait de lecteurs qui s'inscrivent dans des traditions autant et sinon plus qu'ils ne les créent. Elle s'attache plus facilement au passé, fût-il récent, tandis que la critique spontanée est tournée vers l'actuel. Prompte à régenter, la critique professionnelle devient rapidement l'apanage des professeurs, des universitaires. La critique des maîtres est le fait des artistes, de ceux qui valent par des réussites originales, poètes, romanciers, dramaturges, bref de ceux qui ont l'expérience directe des affres de la création et qui sont donc les mieux placés pour en mimer le mouvement. Cette critique des maîtres conduit à l'esthétique, comme le montrent les grandes réalisations dans lesquelles elle s'incarne, le *Génie du Christianisme* ou le *William Shakespeare* de Victor Hugo. Si Thibaudet est lui-même un critique professionnel, il préfère de beaucoup cette dernière forme à la critique des professeurs et son propos



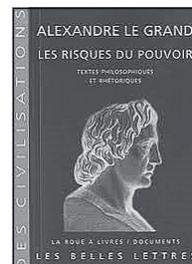


conduit bel et bien à des vues d'esthétique générale dont la valeur dépasse celle des « théories littéraires » d'aujourd'hui contaminées par la déconstruction. Cette « typologie » de la critique est fortement enracinée dans l'histoire et le livre apparaît un peu comme une sorte de matrice de cette histoire de la littérature française depuis 1789 que l'on a reconstituée, d'après ses notes, après la mort de Thibaudet, et qui est une des rares histoires d'ensemble propre à une lecture suivie. À la classification de ces formes succède l'analyse des fonctions de la critique, le goût, la construction, la création. Particulièrement suggestif, le chapitre « savoir et goût » montre l'articulation de la culture au jugement dans l'exercice de la critique ; les connaissances ne sont pas une condition suffisante à la qualité du jugement, mais elles en sont, le plus souvent, une condition nécessaire, car, et la pratique même de Thibaudet en est une éclatante illustration, les comparaisons, qui sont le nerf de la critique, supposent un ensemble de références, c'est-à-dire une culture ; ce terreau nourrit une expérience et un sens de la différence qualitative à défaut desquels qualifications et appréciations restent sommaires. Par construction, Thibaudet entend l'élaboration de ces cadres que sont, le genre, la tradition, la génération, et même des « pays ». Loin d'être seulement des réceptacles, ces catégories fécondent le discours critique d'un surcroît d'intelligibilité. Quant à la création en critique, on la perçoit lorsque le critique élève les œuvres dont il parle à un niveau supérieur à celui où elles se plaçaient avant son intervention ; c'est le cas du Port Royal de Sainte-Beuve et du discours de Lysias, refait par Socrate dans le *Phèdre* de Platon. Plus systématique et en tout cas plus ordonnée que les chroniques de la NRF rassemblées dans plusieurs recueils, cette mise en perspective des diverses formes de la critique offre à Thibaudet l'occasion de parsemer son propos de nombreuses vues générales sur la littérature. Ces vues ne sont pas seulement constitutives d'une doctrine personnelle ; elles sont à l'origine d'une doxa appelée à régner sur les khâgnes et à irradier notre enseignement littéraire, au moins du début des années trente jusqu'à la fin des années soixante. Il faut saluer, dans cette réédition, la qualité d'une annotation toujours bienvenue car toujours utile, Thibaudet s'adressant à ses contemporains cultivés et s'exprimant volontiers de façon allusive, mais souvent hermétique aux lecteurs d'aujourd'hui : par exemple lorsqu'il définit Taine par l'expression *in critica orator*, ce n'est pas pour le plaisir de parler latin ; c'est pour parodier la formule *in historia orator* par laquelle Taine résumait des analyses du talent de Tite-Live dans un essai qu'il suppose familier à ses lecteurs, mais qui semble aujourd'hui plutôt oublié. D'une vérité permanente, la *Physiologie de la critique* doit ainsi connaître, grâce à Michel Jarrety, une nouvelle jeunesse.

De récentes publications démontrent, s'il en était besoin, que la mise en œuvre intelligente d'une anthologie peut avoir des vertus créatrices en constituant un objet paradoxalement inédit de recherche.



Le livre de Laurent Pernot (1973 l) *Alexandre le Grand. Les risques du pouvoir* (Les Belles lettres, 2013) montre comment Grecs et Latins ont fait de la figure du conquérant un élément important de la *paideia*, entendue au sens large et synthétique d'éducation et de culture. La biographie d'Alexandre était étudiée dans les écoles ; elle comportait un ensemble très riche de hauts faits et d'anecdotes, dont les maîtres pouvaient tirer des leçons de morale et qui constituait un corps de références communes à l'élite instruite et appelée à exercer des responsabilités diverses. Complétée par la lecture d'œuvres littéraires et par la contemplation de sculptures, de peintures ou de mosaïques, la vie d'Alexandre offrait aussi matière à des exercices de rhétorique et fournissait à foison les *exempta* indispensables pour étayer développements et amplifications. Elle conduisait à des interrogations sur l'héroïsme, sa valeur et ses dérives vers la démesure autant que sur l'exercice du pouvoir et sur son bon usage. La variété des textes rassemblés en témoigne : le recueil s'ouvre par les *Suasoires* de Sénèque le père, qui ont Alexandre pour thème ; ce sont des modèles de discours fictifs pouvant servir de corrigés pour des exercices d'entraînement à l'éloquence délibérative ; ces textes sont complétés en fin de livre par un recensement de 24 sujets de déclamations grecques et latines relatives à Alexandre ; ils font voir comment la rhétorique offre en l'occurrence à l'historien une double ressource : elle montre la réception de l'image d'Alexandre portent par une époque et un milieu donnés, dans le cas présent les débuts de l'Empire romain, en même temps que, constituant un moyen d'infléchir cette image, elle joue un rôle de source, d'émission. Deux des *Discours sur la royauté* de Dion de Pruse mettent en scène Alexandre dans des dialogues, l'un avec son père, Philippe, l'autre avec Diogène. Viennent ensuite trois *Dialogues des morts* de Lucien ; les deux premiers font intervenir les mêmes interlocuteurs que ceux de Dion, Philippe critiquant les prétentions de son fils à la divinité et Diogène insistant sur la vanité de l'orgueil et de l'ambition ; dans le troisième Lucien confronte Alexandre à Hannibal dans une plaisante compétition, Minois étant appelé à trancher et à proclamer lequel des deux chefs de guerre est le plus grand. Ces pages, qui attestent la place que tenait Alexandre dans l'imaginaire de l'Antiquité, sont présentées et commentées de manière très claire, avec une utilisation parfaitement maîtrisée des ressources de l'érudition philologique. Laurent Pernot conjugue parfaitement science et pédagogie. L'ouvrage montre très bien comment, sans qu'intervienne notre terminologie moderne, Alexandre était devenu dans l'Empire romain un « lieu de mémoire », en même temps qu'il rend sensibles, au travers d'un cas particulièrement significatif la place de la délibération et par conséquent la complémentarité de la rhétorique et de la philosophie dans la culture gréco-latine.



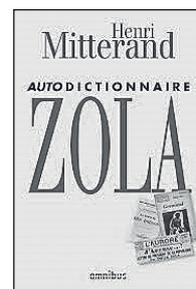


Les éditions Vrin ont créé de nouvelles collections qui présentent des extraits substantiels d'œuvres d'importance variables à propos, pour chaque volume, d'un problème ou d'un domaine donné. Robert Muller (1964 l) vient de faire paraître une *Philosophie de la musique. Imitation, sens, forme* (Vrin, 2013) qui associe l'anthologie à l'essai critique avec beaucoup de talent. De substantielles introductions éclairent des textes qui sont connus et d'autres qui le sont moins, comme par exemple ceux de Chabanon qui, à la fin du XVIII^e siècle, réfute l'idée que la musique puisse imiter la nature. Une section sur « l'origine grecque » présente, au travers de textes des *Lois* de Platon et de la *Politique* d'Aristote précise la place de la musique dans la « paideia ». Le XVIII^e siècle français occupe à bon droit une place centrale, avec les textes majeurs de Rousseau et de Diderot. L'Allemagne de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle n'est pas moins bien traitée : les textes attendus de Kant, d'Hegel, de Schopenhauer et de Nietzsche figurent en bonne place, avec des commentaires qui les rendent parfaitement intelligibles, mais romantiques et formalistes ne sont pas oubliés. Quant au XX^e siècle, l'anthologie complète la présentation de textes de Debussy, de Stravinski et de Boris de Schoelzer par celle des travaux du compositeur archicube François-Bernard Mâche (1955 l) qui, au-delà des controverses sur le formalisme, retrouve les dimensions anthropologiques de la musique en mettant l'accent sur les fonctions vitales de cet art.



On voit la richesse des perspectives ouvertes par cette anthologie claire et maniable – un « portatif eût dit Voltaire –, qui ne fait pas double emploi avec la somme en deux volumes publiée naguère aux éditions rue d'Ulm (*Le Sens de la musique*, 2005) par Violaine Anger (1983 L). On aimerait disposer d'un aussi bon outil sur les rapports de la philosophie et des arts plastiques.

L'Autodictionnaire Zola (Omnibus, 2012) d'Henri Mitterrand (1948 l) ne manque pas d'intriguer. D'abord parce qu'après tant de publications l'auteur parvient à se renouveler et à nous procurer une image rajeunie de Zola. Mais aussi parce que peut déconcerter le terme d'autodictionnaire, dont le préfixe paraît ambigu. Depuis plusieurs années la formule du dictionnaire connaît un spectaculaire essor ; dans l'édition scientifique elle tend parfois à remplacer l'ancienne pratique des « traités », comme il lui arrive de supplanter les manuels destinés à l'enseignement supérieur par un retour de l'encyclopédisme alphabétique. On a vu se développer également des genres plus libres qui rajeunissent



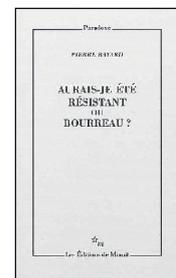


l'art de l'essai en le conjuguant avec celui du fragment. Un éditeur a suscité la rédaction de « dictionnaires amoureux » consacrés à des pays ou à des auteurs autorisant l'usager à pratiquer un vagabondage de la lecture. C'est à ce type d'entreprise que se rattache indirectement cet autodictionnaire, bien distinct, dans son dessein du *Dictionnaire Zola* que Colette Becker a publié, voici quelques années, dans la collection « Bouquins » et qui portait essentiellement sur la carrière de Zola ainsi que sur les personnages réels et fictifs des *Rougon-Macquart*. Nous avons ici, en fait, une anthologie de textes de Zola, de natures très variées, pages de roman, fragments d'articles ou de lettres, chacun illustrant un mot, qui sert de titre et qui permet le classement alphabétique. Des annexes documentaires, notamment sur les Rougon-Macquart et un index thématique permettent au profane, voire à l'ignare de tirer tout le profit possible des quelques 1 500 mots qui font la matière du livre. Une introduction montre la richesse des harmoniques suggérés par chaque terme et esquissent de prudents rapprochements qui placent Zola au centre de la pensée de son siècle, voire du nôtre. Formidable réservoir de citations, cet autodictionnaire offre l'occasion de promenades inattendues dans une œuvre qu'en cinquante ans de vie érudite, tempérée par une intense activité d'éditeur en tous les sens du terme, Henri Mitterand a labourée dans tous les sens. Plus que d'autres il a pratiqué l'art de la *retractatio*, cette manière de revenir sur un sujet qu'on a déjà traité pour y jeter un regard différent et l'enrichir de perspectives nouvelles. De Zola Henri Mitterand a tout lu et sait tout ; il en a suivi l'existence et la carrière au jour le jour et publié une biographie pratiquement exhaustive. D'une certaine manière l'autodictionnaire complète la biographie en nous donnant un ample portrait de Zola, un « Zola par lui-même », car, outre le fait que beaucoup de textes échappent à la fiction, même si les confidences sont rares, les mots de Zola et le contexte dans lequel il les insère dessinent les traits d'une personnalité que le livre fait aimer. Plus généralement encore, le livre ouvre le chemin d'une réflexion sur l'appropriation des mots par un auteur, qui est au centre du travail de l'écrivain. En même temps que l'autodictionnaire, Henri Mitterand réédite les nouvelles de Zola, avec une répartition à la Anouilh en deux volumes de *Nouvelles noires* et de *Nouvelles roses* (Le Livre de poche, 2013). Ce partage n'était pas dans les intentions de Zola ; il vise, Henri Mitterand s'en explique de façon très convaincante, à faire réfléchir sur une dualité de tons que les commentateurs négligent trop souvent. Henri Mitterand avait déjà édité ces nouvelles, sur la base d'une reprise des ensembles regroupés par Zola lui-même, enrichie de textes inédits, mais en les regroupant avec les contes et autres fictions, notamment de jeunesse, dans le neuvième volume de la collection des œuvres complètes qu'il avait établie pour le Cercle du livre précieux en 1968. Les deux recueils qu'il présente aujourd'hui offrent le double avantage d'être plus accessibles et plus cohérents. Ce tir groupé fait éclater les limites qui borneraient



le naturalisme à une école et à une tonalité. Il impose l'image d'un « autre Zola », d'une infinie richesse et d'une grande souplesse dans le maniement des formes et des genres. Cette réédition est particulièrement opportune car elle permettra aux maîtres de l'enseignement secondaire et des premières années de l'enseignement supérieur de diversifier leurs textes d'études. C'est en effet par la lecture de nouvelles que se fait bien souvent l'initiation à l'analyse du récit de fiction ; d'où la fortune scolaire et universitaire de Maupassant depuis plusieurs décennies. Grâce à cette impeccable édition de poche, les professeurs soucieux de ne pas se répéter chaque année disposeront d'un corpus enrichi et propre à féconder, à stimuler, à renouveler leur inspiration. Car la tentation est forte de songer à des comparaisons avec Maupassant : généralement plus longues que celles de son cadet (chez Zola la distinction des contes et des nouvelles correspond à des différences de volume et de phases, les nouvelles datant de 1875 et des années suivantes, les contes étant très antérieurs), mais vouées elles aussi à une publication dans la presse et parfois proches d'une chronique, les nouvelles de Zola portent sur des thèmes souvent voisins. On pense à la guerre de 70 et ses conséquences (on ne saurait oublier que *L'Attaque du Moulin* ouvre *Les Soirées de Médan*, qui comprend *Boule de suif*, et dont la publication fit la notoriété de Maupassant), à la vie aux champs, à l'échec, à la femme fatale et à bien d'autres. Mais les tons peuvent être très différents : on ne trouve guère chez Zola l'ironie et les sarcasmes qui rendent souvent grinçante la prose de Maupassant, qui use du pathétique avec plus de sobriété (Que serait *Nantas* écrit ou réécrit par Maupassant ?). Des introductions sobres, mais qui donnent à penser, éclairent la genèse des textes ainsi que les questions de structure de la nouvelle, de système des personnages et surtout de métier d'écrivain qui conduisent le romancier à faire l'essai de thèmes et de motifs sur des textes d'ampleurs différentes et à manipuler, en quelque sorte, des développements à usages multiples. Elles complètent une annotation très précise et font de ces deux volumes un parfait instrument de travail autant qu'un double livre de libre lecture.

Aurais-je été résistant ou bourreau ? (Minuit, 2013) Cette question parfois lancinante que les générations d'après-guerre ont été amenées à se poser, inondées qu'elles furent de commémorations et de rappels historiques depuis trois ou quatre décennies sur les années noires, Pierre Bayard (1974 l) la reprend à son compte et sur nouveaux frais dans une expérience d'autobiographie uchronique. Depuis plusieurs années Pierre Bayard a développé une pensée critique très originale en explorant le champ des possibles littéraires. Auteur notamment d'un savoureux *Comment parler*





des livres qu'on n'a pas lus ? sans doute utile aux professeurs, mais dont les critiques devraient s'interdire l'usage, doublé d'un *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, voué aux « voyages casaniers », Pierre Bayard se met en scène en normalien d'une promotion des années quarante. Il essaie d'imaginer ce qu'aurait pu être son comportement, s'il avait vécu les années d'occupation. Dans quel camp se serait-il rangé ? Question préalable vite tranchée, car l'auteur ne se conçoit pas en pétainiste ni en laudateur des persécutions antisémites. Accrocheur, le titre du livre force donc quelque peu le cadre des analyses. La vraie question est celle du déclenchement de l'engagement plus encore que celle de son orientation, même si l'ouvrage évoque, en arrière-plan de l'interrogation centrale, plusieurs types de cas de conscience et des choix opposés. D'un côté la situation des soldats allemands qui obéissent à l'ordre d'exterminer les Juifs de Pologne et de Russie ; Pierre Bayard appuie alors sa réflexion sur le célèbre livre de Stanley Milgram sur *La Soumission à l'autorité* qui montre comment dans un contexte particulier, en l'occurrence celui d'une pseudo-expérience scientifique, une personne ordinaire et « normale » peut en venir à se comporter en bourreau. Pierre Bayard en tire des vues suggestives sur les conditionnements qui pèsent sur les engagements décisifs dans les moments cruciaux. À l'opposé, les cas de Romain Gary, de Milena Jesenska ou des « justes », comme Aristide Mendes de Souza, consul du Portugal à Bordeaux, fournissent des exemples éclairants de rencontre courageuse d'une personnalité et d'une situation d'exception. Quelle route suivre à la croisée des chemins ? Comment se décider à la suivre ? Par impulsion ? Par raison ? Par calcul ? Pierre Bayard résiste à la tentation de se donner à posteriori un beau rôle fictif. Il s' imagine très bien gagné comme tant d'autres par la peur et condamné par elle à l'inaction, quels que soient les sentiments profonds qu'il se prête. De là l'hypothèse vraisemblable d'un choix honorable mais sans véritable héroïsme : à la fin de la guerre, menacé d'un envoi en Allemagne au titre du travail obligatoire, Pierre Bayard rejoint la résistance, à l'instar de la conduite de son père, né en 1922 et qui a donc effectivement vécu la période en question. Cette variation imaginaire de soi-même se double donc d'une identification au père lourde de sens, surtout si l'on se rappelle que Pierre Bayard est psychanalyste, et non pas seulement professeur de littérature. Comme dans ses autres livres, même si, dans le cas présent, l'humour n'est plus de mise, sur la base d'un point de départ apparemment limité, la réflexion de l'auteur éclaire les motivations des résistants en même temps qu'elle renouvelle des questions essentielles : l'appréciation des parts de contingence et de nécessité qui président aux choix individuels lorsque l'histoire s'emballa constitue une source d'inspiration féconde, comme l'ont montré la réussite du roman de Jacques Laurent *Le Petit canard*, dès 1953, puis celle de *Lacombe Lucien* de Louis Malle. L'essai de Pierre Bayard enrichit ce motif littéraire d'un substrat philosophique appréciable.



La périodicité de *L'Archicube* reste très largement en deçà de celle du rythme de publication des livres d'Alexandre Adler (1969 l), ce qui nous conduit, bien fâcheusement, à ne pouvoir en rendre compte en temps utile. Profitons donc de l'occasion offerte par la sortie, fin 2012, d'un ouvrage dont la portée dépasse le commentaire du quotidien et dont l'utilité ne saurait faire de doute alors que se profile l'échéance de l'élection européenne de 2014. *La France européenne : le grand tournant* (Plon 2012). Conçu au lendemain de l'élection présidentielle, le livre aurait pu constituer une feuille de route pour le nouveau pouvoir et le doter, sur le plan européen, d'un volontarisme opportun ; en tout état de cause il a vocation à nourrir les débats des années suivantes car il offre une excellente mise au point des enjeux du scrutin européen et, plus largement, des options qui se présentent à moyen terme pour que l'Europe ne s'enlise plus dans la crise qui l'anémie depuis 2008. De claires orientations sous-tendent un propos que vivifient des rappels historiques et des données géopolitiques, concis mais très sérieusement documentés ; le rôle et la place de l'Allemagne dans la construction européenne et dans son partenariat avec la France fait, par exemple, l'objet d'un réexamen très décapant ; on y voit comment, contrairement aux idées reçues, les prétendues relances de 1984 s'effectuent en privilégiant le partenaire britannique et ses vues. Économie, politique et histoire s'entrelacent dans des récits et des tableaux très vivants. La mondialisation redistribue les cartes, et Alexandre Adler la décrit comme un processus aux phases contrastées, à l'euphorie de l'ouverture succédant le sentiment d'une hostilité d'une partie de l'univers et la conscience du poids de l'endettement public. Parce que l'explosion de l'euro entraînerait une récession mondiale et une spirale déflationniste meurtrière de la croissance, la monnaie européenne doit être sauvée par l'entente d'un groupe pionnier de quelques États et s'appuyer sur une politique budgétaire et financière commune. Contre les illusions de la « décroissance », Alexandre Adler plaide pour la « recherche du bien-être par les progrès de la productivité » ; il en décrit les vertus, notamment dans le domaine de l'écologie, dont il montre la compatibilité avec le développement économique. Le succès des politiques de désendettement menées par certains pays montre non seulement qu'une forme d'austérité est nécessaire, mais encore qu'elle est possible si elle s'appuie sur la justice et qu'elle apparaît comme « une leçon collective d'instruction civique ». Redressement de l'économie et modernisation de la démocratie doivent être fondamentalement associés, notamment pour conjurer les risques du populisme. S'agissant de l'euro, Alexandre Adler montre lumineusement que les difficultés et les distorsions survenues surtout à partir de 2008 viennent moins de défauts de construction initiaux que d'une utilisation différente des atouts procurés par la monnaie européenne : sur la base d'une monnaie stable et





de taux d'intérêt historiquement bas les pays du Nord ont investi dans la compétitivité tandis que la France s'offrait le luxe des trente-cinq heures et l'Espagne celui de la fuite en avant immobilière. Il dénonce aussi les ambiguïtés de la revendication du « gouvernement économique de l'Europe », tantôt mise en avant comme cache-nez d'un retour à des pratiques laxistes, tantôt – surtout depuis 2008 – pour hâter l'alignement des pratiques de l'Europe du Sud sur celles du Nord. Favorable aux récentes interventions de la Banque centrale européenne et au mécanisme de solidarité financière mis en place en 2012, Alexandre Adler plaide pour un fédéralisme budgétaire européen plus marqué, pour des politiques communes d'investissement à long terme et pour un renforcement du pouvoir politique de l'Union. Autant de thèmes que l'on peut s'attendre à voir discutés dans la campagne européenne de 2014. Les lecteurs de ce livre entraînant seront bien préparés à ces débats.



ÉCLAIRER UNE ASSIETTE VIDE ?

Marcel Boiteux (1942 s), a inauguré avec Gérard Debreu (1941 s), prix Nobel, la lignée des matheux de la rue d'Ulm devenus économistes. Après la Seconde Guerre mondiale, il développe pour EDF une nouvelle approche de la notion de coût marginal qui lui vaut une notoriété internationale dans le monde des économistes. Il bâtit sur cette base la tarification de l'électricité pour la nouvelle « Électricité de France » dont il deviendra directeur général puis président lors de la construction du parc nucléaire français.

À l'Institut qui l'accueille depuis 1992, il n'a rien perdu de sa compétence et de sa verve. Il a publié en septembre 2013 dans la revue *Passages*, un court pamphlet sur la politique actuelle de tarification de l'électricité.

Il y critique en particulier le tarif exorbitant de rachat de l'électricité des éoliennes, dont le fonctionnement à contretemps, au gré des vents, oblige souvent à gaspiller l'énergie ou compenser son absence avec des centrales à gaz. Il s'interroge aussi sur les tarifs « sociaux », qui risquent de désavantager les ayants droit, alors que le but serait de les aider : « Vaut-il mieux manger de la viande dans la pénombre, ou éclairer une assiette vide ? », écrit-il.

Que l'on soit d'accord ou non avec les options [politiques] défendues dans ce texte, on ne peut que se réjouir : l'esprit d'insubordination au « politiquement correct », vit encore chez nos plus prestigieux archicubes. Nous reproduisons ci-dessous le texte de Marcel Boiteux.

W. Mercouroff (1954 s)



Marcel Boiteux, de l'Institut (revue Passages, 2013)

Paradoxe : on avait, en France, ouvert le marché de l'électricité à la concurrence européenne pour faire baisser les prix. Mais l'électricité française s'est révélée tellement moins chère que celle du marché occidental, chaque année davantage, que le gouvernement a dû renoncer très vite à son idée d'abandonner le contrôle des tarifs. Ainsi a-t-on annihilé les principaux avantages que l'on pouvait attendre d'un recours au marché, tout en faisant supporter coûteusement aux Français les inconvénients inhérents à une quasi-privatisation d'EDF.

Derrière cela, un débat proprement politique. En tant qu'entreprise publique et avec l'accord des autorités politiques de l'époque, EDF prétendait se soumettre *par devoir* à une doctrine tarifaire d'intérêt général : l'entreprise renonçait à exploiter sa position de monopole, pour pratiquer la « vente au coût marginal » que lui aurait imposée un fonctionnement parfait des marchés. Mais un nouveau paradigme est apparu dans les années 1990 : ce n'est pas à vous, entreprise EDF, de prétendre mener une politique d'intérêt général. Votre rôle d'entreprise est de chercher à gagner (durablement) le maximum d'argent, et c'est à nous, l'État, détenteur délégué de l'intérêt général, de vous empêcher d'abuser. Autrement dit, vous vous faisiez un devoir d'imiter les prix qu'aurait engendré un marché parfait. Ce n'est pas votre affaire, et c'est à nous, l'État, de vous y obliger, d'une part en vous mettant en concurrence sur le marché européen pour la production d'électricité et, d'autre part, en fixant nous-mêmes les prix pour ces monopoles naturels que sont le transport et la distribution.

Mais, dès lors que les tarifs français étaient bloqués par l'État à des niveaux inférieurs à ceux du marché européen, aucun concurrent – innocemment embarqué dans une aventure devenue ruineuse ! – ne pouvait survivre. Aussi l'État a-t-il décidé d'obliger EDF, entreprise cotée en Bourse mais dont il détient la majorité, à subventionner ses concurrents : un paquet *ad hoc* de kilowatt-heure leur sera vendu à un prix assez bas pour que les dits-concurrents puissent enfin arracher des clients à leur bienfaiteur.

Et puis, ô miracle, la politique menée par les nouveaux champions de l'atome a conduit à un dérapage spectaculaire du coût des centrales nucléaires de nouvelle génération. Le scandale discret d'une EDF portant ses concurrents sur ses épaules va disparaître avec le renchérissement général à prévoir pour l'électricité française (et



faire place – enfin ! – à l'unification à *la hausse* du marché ouest-européen de l'électricité que Bruxelles appelait, à tout prix, de ses vœux).

Mais le long calvaire de l'EPR¹ n'est pas la seule cause du renchérissement. Les énergies nouvelles y ont largement leur part. Car, en l'occurrence, leurs coûts sont bien pires qu'on le croit. Un simple exemple pour s'en faire une idée.

Nous avons tous dans la tête des schémas préétablis qui nous soulagent pour réfléchir et décider. Apprendre à marcher consiste à rendre automatique le jeu des jambes, le cerveau n'intervenant plus que pour choisir la vitesse et la direction. Mais, en apesanteur ou, plus couramment, sur chemin rocailleux, les automatismes sont débranchés et les mouvements deviennent lents et conscients dans leur détail. Sans quoi on s'étale.

Ainsi en va-t-il, dans le secteur de l'énergie, pour ceux qui, habitués au fuel ou au charbon, débarquent dans l'électricité. Ils ont tous dans la tête une image apparentée à celle d'un fluide. Pour eux, l'électricité circule dans des fils comme l'eau dans des tuyaux. Une éolienne qui tourne envoie son « eau » dans les canalisations d'EDF, laquelle eau vient s'ajouter tout bêtement au débit existant et profite ainsi aux consommateurs voisins branchés sur le réseau.

Ainsi nombre de « spécialistes » de l'énergie trébuchent-ils et s'étalent, malheureusement sans en avoir conscience. Car cette image d'un fluide banal dans sa tuyauterie est foncièrement fautive. Si on veut l'exploiter quand même, il faut la compliquer et évoquer, par exemple, un circuit de sérum physiologique (deux cuillerées à soupe – exactement – de sel marin par litre d'eau, le tout maintenu à 37 °). Dans ce circuit soigneusement régulé, vous envoyez (à l'image du coup de vent dans une éolienne) une bouffée d'eau froide non salée. Si la bouffée arrive dans un gros tuyau, elle s'incorpore sans problème sensible dans un flux dont les régulations générales feront le nécessaire. Mais si la bouffée arrive en bout de réseau, le fluide circulant est complètement perturbé en température et en salinité : rien ne va plus ! Vous avez là une image de ce qui se passe lorsqu'une éolienne, à côté de la ferme lointaine à laquelle elle est raccordée, se met brusquement en route. La qualité du courant subit un choc brutal, les ampoules électriques éclairent quand même en vacillant, mais les trapeuses bafouillent et le réfrigérateur déclenche. Que faire ? Exiger que cette éolienne, symbole de l'énergie de « proximité », soit raccordée beaucoup plus loin en amont, sur une artère qui pourra supporter le choc ? Les « éoliens » y voient une brimade intolérable et refusent. Sinon... débrancher une bonne fois l'éolienne ! Et comme EDF est tenu d'acheter l'électricité produite par la dite éolienne, et comptabilisée à son pied, la seule solution, trop souvent, c'est

1. L'EPR est le nouveau modèle du nucléaire français d'Areva, après les REP des années 1980 qui constituent le parc nucléaire d'EDF.



de produire quand même cette électricité fruste, et de l'envoyer « à la terre » : on l'évacue par le paratonnerre (ou son équivalent !), en évitant soigneusement de s'en servir. Et donc, cette électricité fruste, on la paye pour la jeter... Si l'on ajoute que l'eau salée à 37 ° qui circule dans le réseau doit rester rigoureusement au même niveau de pression – sans quoi tout déclenche – on aura une idée de la complexité du problème. Une idée d'ailleurs incomplète car cette eau est non stockable : elle doit circuler en permanence, et exactement à la pression prévue quels que soient les apports...

D'où il apparaît qu'avec le nucléaire, dont on a laissé exploser le coût, avec des éoliennes de plus en plus nombreuses, qui sont certes productives mais nocives aussi, et bien plus coûteuses qu'on le croit, les prix de l'électricité vont enfin échapper à l'exception française pour devenir européens et chers.

*

Outre les concurrents d'EDF, une électricité française durablement coûteuse va sans doute réjouir, non sans raison, nombre de militants de la sobriété. Mais ces derniers sont sensibles par ailleurs aux malheurs des déshérités. La solution ? Tripoter les tarifs...

Le rôle des prix est normalement de refléter – plus ou moins bien certes – l'intensité relative des diverses raretés, pour orienter rationnellement les choix des usagers. Si l'économie soviétique a fini par s'effondrer, c'est que les prix n'y avaient plus *aucun rôle d'orientation* (laissé aux planificateurs). La France a pu connaître les Trente Glorieuses, de 1945 à 1975, malgré un contrôle des prix parfois perturbateur, parce qu'elle avait le modèle des États-Unis et qu'on savait à peu près quoi et comment copier pour se développer. Les choses se sont certes gâtées avec la crise du pétrole, mais aussi parce qu'en 1975, ayant réussi, on n'avait plus de modèle dont s'inspirer : il fallait, dorénavant, tâtonner comme tout le monde. La « planification » n'était sans doute pas totalement périmée. Mais elle changeait de nature, et elle ne pouvait plus se passer des marchés, et de leurs verdicts : les prix, si imparfaits soient-ils, retrouvaient leur rôle d'information et d'orientation.

On nous propose aujourd'hui, non d'aider les pauvres à devenir moins pauvres – c'est un autre problème – mais de *les assister en faussant les prix en leur faveur* partout où c'est possible. Ainsi pourront-ils mieux vivre en restant pauvres – ce qui est certes tout à fait indispensable. Mais c'est un pis-aller. Et le problème est de trouver la manière la moins nocive de les assister.

Il faut donc confronter et mettre en parallèle toutes les manières d'aider les pauvres, pour aboutir, à dépense égale, à la solution à la fois la plus efficace (pour eux) et la moins perturbatrice (pour la collectivité et le fonctionnement de l'économie).



Vendre aux déshérités un petit lot d'électricité (et de gaz) à bas prix ? Peut-être. Mais pourquoi pas, plutôt, des « bons » de pain, des tickets de viande, etc. Réponse : parce qu'il faudrait dédommager le boulanger ou le boucher, alors que l'on peut se dispenser de le faire, au moins pour EDF. On optimise ainsi la facilité, mais pas forcément l'efficacité de l'assistance : pour les indigents, mieux vaut manger de la viande dans l'ombre, que d'éclairer une assiette vide.

Si l'on veut avoir en la matière une politique rationnelle, il faut que l'ensemble des coûts engendrés par ces différentes formes d'aide soit rassemblé entre les mains d'*un seul* organisme, détenteur d'un budget unique ; à lui, alors, d'arbitrer au mieux entre les différentes formes d'aide, à dépense égale compatible avec le budget global que l'autorité politique lui aura délégué.

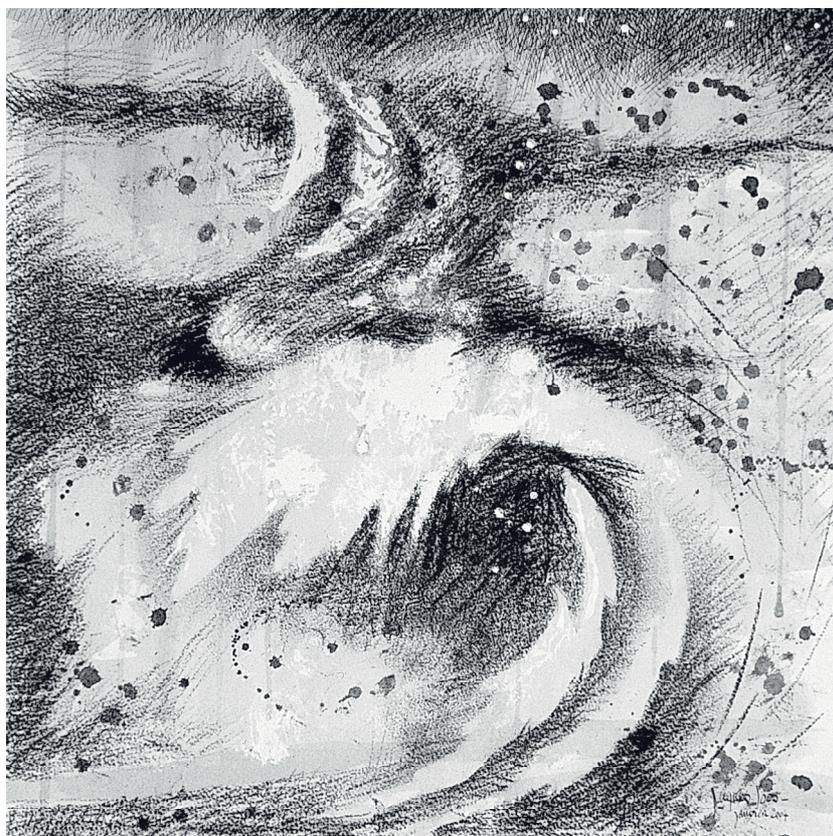
Vous n'avez pas le monopole du cœur avait dit je ne sais quel grand homme dans je ne sais quelle circonstance. Soit. Mais, ici le monopole s'impose ; car si l'on veut éviter le gaspillage, les doublons, les absurdités parfois, il faut rassembler les aides d'État sous une même autorité, et en faire un monopole responsable *sur ses crédits* de la rationalité des aides. Car il est indispensable que, quelque part, quelqu'un arbitre entre les différentes aides d'État, sous quelques formes qu'elles se présentent, pour faire le meilleur usage de l'enveloppe globale de crédits dont il est responsable. Et il faut que toutes les autres formes d'aide publique, si détournées soient-elles, soient incluses à leur coût dans l'enveloppe.

Encore un nouveau « machin », dira-t-on. Comme la mer qui monte, puis descend et nettoie la plage, le moment est venu de concentrer et de rationaliser. Dans dix à quinze ans, quand le système unifié sera complètement sclérosé, il faudra sans doute le détruire, pour passer à un système d'aide privée et décentralisée, soutenue par une politique fiscale généreuse (mais neutre). Aujourd'hui, c'est d'ordre et de rationalité dont on a cruellement besoin.

Mais il conviendra, de toute manière, de laisser subsister un certain niveau d'encouragement fiscal, pour préserver un contingent raisonnable d'aide privée, laquelle restera toujours indispensable pour traiter les cas trop particuliers et mettre un peu de chaleur humaine dans le système.

Conclusion : s'efforcer de rationaliser *toutes* les formes d'aide publique à la pauvreté, y compris les rabais sur l'électricité, dans une structure en charge d'optimiser *au sein d'un même budget* l'assistance aux déshérités. Et laisser subsister, en parallèle, un complément d'aide privée pour humaniser et boucher les trous...

Vaste programme, sans doute illusoire ! Mais savoir ce que l'on devrait faire, c'est déjà un sérieux atout pour améliorer les choses. Et, je le répète, vaut-il mieux manger de la viande dans la pénombre, ou éclairer une assiette vide ? C'est le genre de question qu'une bonne organisation doit contraindre à se poser.



Claude Debussy. Jeux de formes, sous la dir. de M. Joos,
Rue d'Ulm, 2004, coll. « Æsthetica », 324 p.



LES ÉDITIONS RUE D'ULM

Lucie Marignac (1983 L)



Epub vs. rencontre en librairie ?

Depuis 2008, la majorité de nos livres sont disponibles au format numérique (PDF). Désormais, vous pourrez aussi lire sur vos iPad, smartphones et tablettes Android sous ePub les titres des collections « Actes de la recherche », « Cepremap », « Figures normaliennes », « Rencontres de Normale sup' », « Sciences durables », « Versions françaises » – ainsi que quelques autres. Rendez-vous sur notre site web ou sur celui de Numilog (<http://www.numilog.com/>). Mais, pour des rencontres moins dématérialisées, nous vous invitons à nous retrouver régulièrement à l'École, en librairie ou sur un salon dédié aux livres, autour d'un auteur et d'un ouvrage. Afin de connaître cet agenda, inscrivez-vous à notre lettre d'information mensuelle... (<http://www.pressens.fr/newsletter.php>)

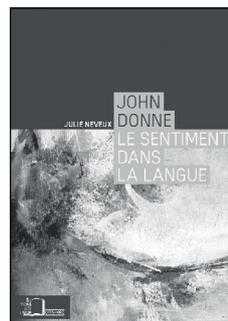
Parmi les 8 livres parus au second semestre 2013, on trouvera des volumes s'inscrivant dans les collections « Études de littérature ancienne », « Offshore », « Italica », « Versions françaises », « Sciences sociales » et « Cepremap », ainsi que deux numéros de revue, *Lalies* 33 et le *BIP* 43.

Les *Nuées*, qu'Aristophane même considérait comme la plus « savante » ou « habile » de ses œuvres, inaugure avec éclat la longue histoire des rapports de l'intellectuel avec le monde. Le chemin qui conduit à l'abolition des dettes contractées par un fils dispendieux passe-t-il par celui des connaissances ? Le père endetté, qui répond au nom transparent de Strepsiade – M. Retourneur –, tente sa chance. En vain : c'est un lourdaud. Lui-même emberlificoté par un fils qui excipe de la leçon des philosophes pour le frapper, il se retournera finalement contre le « penser », l'école philosophique dont Socrate est ici le représentant attitré. La pièce d'Aristophane, avec la virulence propre à la comédie et les ressources propres au théâtre, parle de la



relation entre la théorie et la pratique, mais aussi de celle entre les Nuées, divinités aussi suprêmes que complexes, et les simplets que nous sommes tous ; elle parle aussi de la langue et des théories philosophiques, dont elle construit l'unité sous-jacente et dénonce la complicité profonde, par-delà leur confrontation de surface. En fin de compte, la comédie se révèle aussi école de pensée. Platon saura s'en souvenir. Hommage à Jean Bollack, ce volume sur *Comédie et philosophie. Socrate et les « Présocratiques » dans les Nuées d'Aristophane*, dirigé par Rosella Saetta-Cottone et André Laks (Université de Paris-Sorbonne, 1969 l), est préfacé par Monique Trédé-Boulmer (ENS, 1963 L). [Coll. « Études de littérature ancienne », format 16 × 24, 260 pages, 20 €]

Un livre difficile, mais passionnant pour les linguistes comme pour les anglicistes, trouve place dans la collection dirigée par Pierre-Yves Pétillon (1962 l) et Agnès Derail-Imbert (Fontenay 1979). La langue de John Donne (1572-1631), dite « explosive » par Virginia Woolf, respire la passion. Passion érotique dans les poèmes de jeunesse, passion religieuse dans les textes plus tardifs ; devenu prédicateur anglican, le poète électrise les foules, et ne cesse de prôner l'union de l'âme et du corps – nature duelle et mystérieuse, « condition » humaine dont le sentiment nous permet avec délice d'éprouver les limites. Lire Donne, c'est se confronter au paradoxe précieux selon lequel une langue peut être à la fois prosaïque et métaphysique, quotidienne et sublime. Il existe de multiples manières de parler de nos sentiments, mais toutes ne parviennent pas à les transmettre. Le vrai poète lyrique pratique avec succès ce que Julie Neveux (A/L 1999) appelle le « lyrisme indirect », l'expression des sentiments non grâce au sens explicite, habituel, des mots mais grâce aux relations inhabituelles qu'ils nouent implicitement entre eux et qui agissent sur la mémoire symbolique de tous les êtres doués de langage. Cette implication résulte d'un engagement total, corps et âme, du poète dans sa parole. Les métaphores en sont l'exemple le plus connu. Dans cet essai joliment intitulé *John Donne. Le sentiment dans la langue*, on observe le processus fragile par lequel le corps s'invite, et le sentiment se « réalise », dans le discours poétique de John Donne. Examinant les rapports que le poète noue avec la langue et avec son objet en donnant forme au sens, l'auteur montre brillamment comment une signification implicite convient à la plus juste, la plus précise expression des sentiments. Analyse littéraire et analyse linguistique, ce livre original aide à comprendre





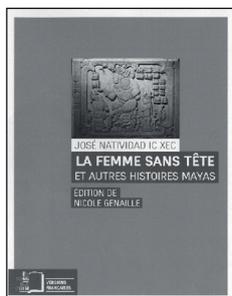
l'art d'un poète. Il apporte la preuve magistrale qu'une phénoménologie du sens est possible, et pertinente pour expliquer la langue quand elle fait corps. Préface de Pierre Cotte. [Coll. « Offshore », format 15 × 21, 208 pages, 19 €]

Best-seller de la collection consacrée à l'histoire de l'Italie contemporaine sous l'égide de Gilles Pécout (1981 l), le livre dirigé par Mario Isnenghi, spécialiste de la Première Guerre mondiale et professeur émérite à l'Université de Venise, sur les lieux de mémoire italiens de 1848 à nos jours, est aujourd'hui repris dans une nouvelle édition, qui vient compléter et mettre à jour notre traduction française de 2006, épuisée. L'Italie a-t-elle enfin réussi à faire ses Italiens ? Seul le portrait des Italiens peints par eux-mêmes pouvait laisser espérer une réponse. *L'Italie par elle-même*, ouvrage issu de la grande entreprise collective conduite par M. Isnenghi sur les *Luoghi della memoria* en Italie, témoigne de l'évolution du processus de construction de l'identité du pays. Vieille nation et jeune État, l'Italie contemporaine née au milieu du XIX^e siècle a trouvé ses dates fondatrices, imaginé ses lieux symboliques et façonné ses héros ou anti-héros mythiques. En l'espace de 150 ans, des traditions italiennes nouvelles ont été inventées puis violemment contestées, l'histoire exaltée puis réprouvée. Bref, les Italiens ont vécu.



C'est cet itinéraire de vie commune où s'entremêlent société civile, histoire culturelle, pouvoirs et religion, du Risorgimento à la République en passant par le fascisme et les guerres, qui est ici restitué. Des milieux, des événements, des hommes et des symboles (la place, le cinéma, la mafia, les Cinq Journées de Milan, Garibaldi, Mussolini, l'Amérique) sont présentés sous un jour nouveau au lecteur français soucieux de comprendre, en dépassant les stéréotypes, l'histoire et l'univers de ses voisins européens. Et à l'heure où s'ouvrent les innombrables commémorations suscitées par le centenaire de la guerre de 1914-1918, le lecteur pourra découvrir avec intérêt l'importante contribution de M. Isnenghi lui-même, dans ce volume, aux études sur la « Grande Guerre » (les cadres sociaux de la mémoire, l'intervention, la tranchée, le Carso, l'assaut, le Monte Nero, Gorizia, la geste, le défaitisme, occupation et exode, le mythe posthume de la Grande Guerre, l'Italie en deuil, le Soldat inconnu, les monuments aux morts, avenues et parcs du Souvenir, contre-mémoire, la mémoire assujettie au régime, l'autre guerre). [Coll. « Italica », format 15 × 21, 29 €]

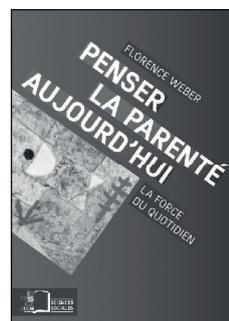
Une femme qui tue les enfants d'un simple regard ; une poupée d'argile qui, au soir, part en emportant la voix d'une petite fille ; une tête qui parcourt les rues du Mayab en faisant fuir les passants ; un homme métamorphosé en animal nocturne



chassé par les paysans – tels sont quelques-uns des contes et récits mayas inédits en français que contient ce recueil traduit de l'espagnol et présenté par Nicole Genaille (1968 L). L'auteur, José Natividad Ic Xec, est né au sud du Yucatán de parents parlant maya. C'est avant l'espagnol qu'il a appris la langue de ses ancêtres. Après des études supérieures à Mérida en philosophie puis en sciences de l'éducation, il a été journaliste pendant seize ans au *Diario de Yucatán*. Dans *La Femme sans tête et autres histoires mayas*, on retrouve la figure mythique

du *wáay*, le sorcier déjà figuré sur les vases antiques, qui possède la faculté de se transformer en animal ; on voit le visage authentique de la *Xtáabay*, chantée par Antonio Mediz Bolio, une figure féminine que connaissent bien les campagnards ; on rencontre les guérisseurs de morsures de vipère, précieux héritiers d'un savoir de plusieurs siècles. Une illustration originale vient accentuer le caractère de témoignage vécu de ces textes qui font comprendre de l'intérieur une culture toujours bien vivante, pour autant que l'homme moderne sache la « lire » dans le monde qui l'entoure et la respecter. [Coll. « Versions françaises », format 14 × 18, 146 pages, 33 ill., 15 €]

La collection « Sciences sociales », lancée début 2013, continue d'explorer les liens entre la sociologie, l'anthropologie et l'histoire pour tenter de comprendre les transformations des sociétés. Dans *Penser la parenté aujourd'hui. La force du quotidien*, Florence Weber (1977 L), directrice du département de Sciences sociales de l'ENS, montre que l'on peut et doit penser ensemble l'actualité politique de la filiation et l'actualité sociale de la prise en charge des personnes dépendantes. Ce livre est construit sur l'analyse ethnographique de cas où la transmission du nom, la consanguinité et le partage du quotidien se trouvent dissociés. À travers des histoires familiales saisissantes situées dans leur contexte historique, tout au long du XX^e siècle européen, l'anthropologie de la parenté « nouvelle vague » dépasse les oppositions de principe pour montrer l'imbrication des normes, des pratiques et des sentiments. Elle invite à lire au prisme de la reproduction sociale les nouvelles technologies de la reproduction biologique, disponibles à l'échelle mondiale, et leur encadrement juridique à l'échelle nationale, mais aussi les obligations morales envers les personnes dépendantes, qui pèsent inégalement sur les familles et sur les individus. Elle permet de découvrir les faiblesses de la parenté quotidienne lorsqu'elle ne s'appuie ni sur les représentations génétiques de la filiation, ni sur la reconnaissance juridique – mais aussi de souligner sa force, capable de faire évoluer nos mentalités et, partant, les lois qui nous gouvernent. [Format 15 × 21, 264 pages, 22 €]

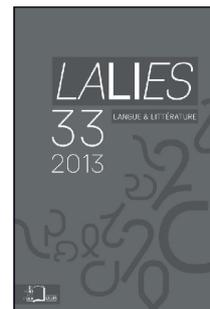




Dans la « collection du Cepremap », Clément Imbert, chercheur postdoctoral à Oxford qui a participé à plusieurs expérimentations du Poverty Action Lab en Inde, présente sous le titre *Travailler pour être aidé ?* un aperçu des enjeux des systèmes de protection sociale dans les pays en développement, à travers l'exemple du programme national d'emploi garanti indien (le NREGS). Depuis 2005, la loi indienne garantit à chaque ménage rural le droit à 100 jours de travail par an sur les chantiers publics ; en 2012, on comptait plus de 50 millions de ménages bénéficiaires. Ce choix d'obliger les pauvres à travailler pour recevoir l'aide sociale a fait débat. Le principal argument en faveur de l'obligation de travail était un meilleur ciblage de l'aide vers les ménages les plus pauvres, dans une économie informelle où l'État ne connaît pas leur revenu. Mais cette obligation est coûteuse, à la fois pour les ménages, qui renoncent à d'autres possibilités d'emploi, et pour l'administration, qui doit constamment créer du travail sur les chantiers publics. Le second objectif du programme était d'augmenter salaires et productivité dans les zones rurales. En faisant concurrence à l'emploi privé, il semble bien avoir contribué à l'augmentation des salaires des travailleurs non qualifiés (et des femmes), et donc à la réduction des inégalités – mais les infrastructures construites, de mauvaise qualité, n'ont pas eu l'effet d'entraînement attendu sur l'économie rurale. Ainsi, l'emploi garanti semble être en Inde une forme intermédiaire de protection sociale, qui sera remplacée à terme par des transferts sous condition de ressources mais sans obligation de travail. [Cepremap n° 33, format 14 × 18, 74 pages, 7,50 €]



Nous terminerons par nos deux revues annuelles. *Lalies* 33 s'ouvre par une présentation de la « polyphonie linguistique » par Henning Nølke. Charles Delattre se demande ensuite, dans un Pentaméron mythographique, si les Grecs ont écrit leurs mythes... Laurence Labrune signe une Introduction au japonais et, parmi plusieurs *varia*, une étude de *Nausicaä de la vallée du vent* de Hayao Miyazaki vient clore le volume. [Format 16 × 24, 308 pages, 29 €]



À l'occasion du centenaire de la parution de *Du côté de chez Swann*, le *Bulletin d'informations proustiennes* 43, sous l'impulsion de Nathalie Mauriac Dyer, donne la parole aux jeunes chercheurs dans un numéro spécial. Venus d'Allemagne, du Brésil, de Bulgarie, de Chine, des États-Unis, de



France, du Japon, d'Italie et du Royaume-Uni, ils témoignent de la vitalité de l'œuvre de Proust et, avec talent, de l'avenir des études qui lui sont consacrées. [Format 16 × 24, 256 pages, 29 €]

Bon sens

« L'université requiert quatre facteurs. Les deux premiers sont indispensables. [...]

1) Une communauté de savants. Il y a quelques années, en Angleterre, un brillant et fringant jeune ministre de l'Éducation était venu visiter une grande et ancienne université ; il prononça un discours adressé à l'ensemble du corps professoral [...] et commença par ces mots : "Messieurs, comme vous êtes tous ici des employés de l'université...", mais un universitaire l'interrompit aussitôt : "Excusez-moi, Monsieur le Ministre, nous ne sommes pas les employés de l'université, nous sommes l'université." On ne saurait mieux dire. Les seuls employés de l'université sont les administrateurs professionnels, et ceux-ci ne "dirigent" pas les universitaires – ils sont à leur service. »

2) Le second facteur indispensable : une bonne bibliothèque. Cette évidence se passe de commentaire. »

Simon Leys, *Le Studio de l'inutilité* (Flammarion, 2012),
extrait du discours prononcé à Louvain en novembre 2005,
« Une idée de l'université ».

Pour tous renseignements :

Éditions Rue d'Ulm (Presses de l'École normale supérieure) – 45 rue d'Ulm – 75005 Paris
Téléphone : 01 44 32 36 85 pour le comptoir de vente – 01 44 32 36 80/36 83 pour les éditions

Vente sur place à nos bureaux tous les jours de 9 h à 12 h et de 13 h à 16 h 30, escalier de la direction, 2^e étage droite

Courriel : ulm-editions@ens.fr

www.pressens.fr (recherches dans le catalogue / achats en ligne / inscription à la lettre d'information mensuelle)

Envoi du dernier catalogue papier sur demande

Remise accordée aux élèves, archicubes, amis, personnels de l'ENS :

5 % sur les nouveautés et 30 % sur le fonds

Relations presse : L. Debertrand – courriel : laurence.debertrand@ens.fr –
tél. : 01 44 32 36 89

Diffusion et distribution en librairie : Les Belles Lettres